

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

Rue de Lorraine, 13.

à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Monaco, le 17 Octobre 1871.

Le Prince a conféré la Grand Croix de l'Ordre de Saint-Charles à S. A. R. le Prince Hermann de Saxe-Weimar-Eisenach.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. Madame la Princesse-Mère est heureusement arrivée à Zurich le 12 de ce mois, accompagnée par S. A. R. Madame la Duchesse de Wurtemberg.

La Principauté célébrera le 4 novembre prochain, avec une grande pompe, la fête de son Souverain le Prince Charles III. On nous assure que cet anniversaire sera des plus complets: feu d'artifice, illuminations, etc., etc., marqueront ce jour si cher au peuple monégasque.

L'Administration du Casino donnera, comme d'habitude, son premier grand bal de la saison.

Lorsque le programme de ces réjouissances publiques sera définitivement arrêté, nous le ferons connaître à nos lecteurs.

Monaco grandit chaque jour; on n'a pour s'en convaincre, qu'à voir le regain d'activité qui se produit depuis quelque temps surtout dans les travaux du bâtiment. A peine une maison est-elle achevée, qu'une autre nouvelle habitation et mise en chantier à ses côtés.

Plusieurs coquettes et spacieuses villas sont, en effet, en construction à cette heure, au quartier de la Condamine et à celui des Moulins; et si nous sommes bien informés, d'autres bâtisses se dresseront sous peu auprès de ces dernières.

Nous sommes heureux de voir s'accroître ainsi le nombre des habitations, car bien des étrangers ont dû, en maintes circonstances, renoncer à leur projet de se fixer chez nous, pendant la saison, à cause du manque de logements.

Lundi prochain, 23 du courant, commencera le service d'hiver de la ligne Paris-Lyon-Méditerranée. Un train de plus sera établi, à dater de ce jour, entre Toulon et Menton.

Nous ferons connaître, dans notre prochain numéro, les modifications apportées dans le service, ainsi que les nouvelles heures des trains.

Les travaux nécessaires à l'installation définitive du tir au pigeon, à Monte Carlo, sont sur le point d'être achevés; l'établissement sera ouvert au public dans le courant du mois prochain.

Les décorations en sont dues à un artiste bien connu dans notre région, M. Ternante. Nous donnerons bientôt à nos lecteurs quelques détails sur l'œuvre de ce peintre.

L'inauguration de la ligne ferrée qui reliera Gènes à Menton, aura lieu dans le courant de janvier prochain. Cette voie est un véritable tour de force. Elle court le long de la mer, au milieu de ravins, sur le bord de falaises, à travers des montagnes gigantesques, et cela sur un parcours de 160 kilomètres environ.

Cette route sera pour le voyageur la plus pittoresque que nous connaissions. Le panorama change à tous les instants; c'est un véritable kaléidoscope. Au point de vue commercial, cette ligne sera un nouveau point de raccordement entre le réseau des lignes ferrées italiennes et les chemins de fer français.

CAUSERIE.

Au nombre des grandes choses entreprises pendant le XIX^e siècle, il en est deux qui marqueront éternellement dans les fastes de l'histoire du monde; ce sont: le creusement du canal de Suez, et le percement du Mont Cenis. Si notre siècle n'a pas eu le mérite de l'initiative dans ces gigantesques travaux, on lui accordera du moins, qu'héritier de l'idée conçue précédemment, il a su lui donner corps et la réaliser à son profit.

Il est, en effet, incontestable que le projet de relier la Méditerranée à la Mer Rouge a été conçu à une époque déjà bien reculée; Sesostris avait fait entreprendre des travaux dans ce but; c'est ce qu'il résulte de vestiges de canaux découverts à travers l'Isthme. Cela a été dit et redit bien des fois. Mais ce que l'on sait moins, c'est que le tunnel du Mont Cenis a un frère aîné au travers du Mont Viso.

Cette trouée des Alpes que le génie humain vient d'accomplir si heureusement au Cenis, avait déjà été tentée avec plein succès au XV^e siècle. Seulement, à cette époque, elle n'était destinée qu'au passage des piétons et des bêtes de somme, la locomotive étant encore tout-à-fait inconnue.

C'est donc au XV^e siècle que revient l'honneur de l'idée première du percement des Alpes.

Quelques historiens ont attribué à Annibal ou à César cette percée du Viso qu'on appelle *Trouée de la Traversette*, mais c'est là une erreur. Ce travail, gigantesque dans son genre, est dû au Marquis de Saluces, Louis I^{er}, qui le fit commencer en 1495.

La Trouée de la Traversette s'ouvre du côté de l'Italie, à la source du Pô, à 2,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et débouche en France, dans la vallée de la Durance. Ce tunnel était et est encore la seule route directe d'Embrun à Saluces.

Quand on se reporte par la pensée à l'époque où cette œuvre a été accomplie, on est frappé de la persévérance qu'ont dû employer les ingénieurs pour arriver à leurs fins. A peine si la poudre leur était connue, et ils étaient loin de posséder les machines perforatrices qu'on a employées au Cenis. Pourtant le souterrain du Mont Viso offre un développement de plusieurs milliers de mètres dont 2,000 environ ont été taillés dans la roche dure et en ligne absolument droite.

On ne sait pas combien de temps ont duré les travaux ni ce qu'ils ont pu coûter. Mais, ce qui est particulièrement intéressant, c'est le texte de la convention qui fut signée à cette occasion entre le marquis Louis de Saluces et le représentant du comte de Provence, convention que nous avons sous les yeux. Elle constate notamment: « le grand profit qui reviendra au pays de Provence de l'ouverture de ceste trouée, tant par les marchandises qui se prendront audit pays que les autres étrangères admises en icelluy. »

La convention règle, avec le consentement du comte de Provence, les conditions de prix auxquelles le marquis de Saluces était admis à faire extraire et enlever tous les ans une quantité déterminée de sel de Provence; elle spécifie, d'autre part, les marchandises qui pouvaient être introduites de Piémont en France par le passage du Mont Viso.

Cette convention suffirait à elle seule déjà à démontrer que la Trouée de la Traversette n'a été creusée ni par César ni par Annibal; mais un auteur du dix-septième siècle, Moreri, met les points sur les i, comme on dit vulgairement, et affirme que ce travail est dû au Marquis Louis I^{er}, de Saluces; il ajoute que *le roc était percé à force de fer et de feu.*

Le tunnel du Viso fut détruit en partie par le roi de Sardaigne pour empêcher les armées de la République française d'envahir le Piémont; mais il fut réparé quelques années après par Napoléon, empereur.

On le voit, le souterrain du Cenis n'est que la

reproduction, sur une plus vaste échelle, d'une œuvre déjà très ancienne.

Ce qui nous étonne profondément, c'est qu'en présence des services rendus par le tunnel du Viso, on n'ait pas encore songé à établir sur ce point une ligne ferrée. La vallée de la Durance ainsi que le bassin du Rhône, en France, et toute la vallée du Pô, en Italie, seraient reliés par cette voie qui aurait l'avantage d'être ainsi beaucoup plus rapide. Il est probable que cette œuvre d'utilité, car c'en est une, sera accomplie quelque jour, au grand avantage des contrées que nous venons de citer.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Villefranche. — L'escadre américaine de la Méditerranée est tout entière mouillée sur notre rade, qui offre un coup d'œil très-animé.

Nice. — La cour d'assises a condamné, la semaine passée, à 5 ans de prison, un nommé Ruolz, qui sous l'habit de lieutenant de l'armée française, et sous le nom emprunté de comte de Boisset, avait filouté diverses personnes de Nice, de Monaco et d'autres localités.

Cannes. — Deux cents arabes, dit le *Journal de Nice*, sont arrivés, la semaine dernière à l'île Sainte-Marguerite où ils ont été internés. On nous assure que ces nouveaux hôtes proviennent presque tous de la province de Constantine où ils ont été faits prisonniers.

L'île Sainte-Marguerite renferme aujourd'hui près de quatre cents arabes.

Toulon. — Le Japon a demandé à la France de lui céder, pour la réorganisation de son armée, deux officiers instructeurs. Le ministre a désigné pour cette haute mission les capitaines d'infanterie de marine Crozet et Ohl. Ces fonctions donneront à ces officiers le titre de mandarins de 1^{re} classe et des appointements fabuleux.

Marseille. — Notre illustre compatriote, l'historien Capefigue, a quitté Marseille, où il s'était fixé depuis un an, pour aller à Paris publier un nouvel ouvrage intitulé *les Dix-huit années du deuxième empire*. Cet écrit composé d'après les documents diplomatiques des divers cabinets européens, est appelé à obtenir un grand succès.

De l'impureté de l'air atmosphérique.

L'air atmosphérique est l'agent universel de la vie et de toutes ses fonctions. De là, la nécessité d'avoir une idée nette de l'air considéré physiquement, chimiquement et physiologiquement.

Dans sa composition, il contient 21 parties d'oxygène et 79 d'azote, et en poids 23 d'oxygène et 77 d'azote à un millième près. Il est identique dans tous les pays et à toutes les températures quant à ses éléments constituants; mais il est mélangé en outre de 3 à 6 millièmes d'acide carbonique, de vapeur d'eau en quantité variable, d'ammoniaque, d'iode, de nombreux débris de notre alimentation ou de notre industrie, tels que fécule, grains de silice, filaments de laine, de soie ou de coton, parcelles de terre, parcelles de fumée, débris de plantes et d'insectes. Quelques spores, et de rares infusoires ou leurs œufs contractés en boyle viennent dans certains cas compléter cette énumération.

Dans les phénomènes de combustion, de respiration, d'oxydation, l'oxygène seul est absorbé, l'azote n'est pas altéré. A sa sortie des appareils respiratoires l'air contient 4 0/0 d'acide carbonique, c'est cette production incessante qui vicie l'air des appartements habités. Dans la vie d'un homme de 75 ans, il est passé dans ses poumons 3,315,000 mètres cubes d'air pesant 255,000 kil.; il s'est dégagé 164,000 litres d'eau

et 30,000 kil. d'acide carbonique, contenant 8,000 kil. de carbone.

D'après cela, on peut juger combien il est utile de connaître les rapports de l'air atmosphérique plus ou moins pur avec l'homme en santé et en maladie, puisque c'est à ce contact, à la pénétration réciproque qu'est dû l'entretien de la vie. C'est le moyen de pouvoir essayer de maintenir l'harmonie dans ses rapports avec notre économie et de rétablir cet accord s'il venait à être troublé.

C'est dans ce but que l'on essaye de produire chez soi, dans un certain milieu, lorsque l'on ne peut pas changer de contrée ou de climat, l'air oxygéné des montagnes, ou l'air azoté des étables; l'air salubre de la mer, l'air parfumé des sapinières ou pinadas, tout en faisant varier la température selon le besoin des indications en cas de maladie.

On peut aussi assainir tous les milieux, arrêter jusqu'à un certain point l'influence des épidémies en s'entourant d'une atmosphère de vapeurs soit de goudron, soit de benzine, de chlore ou d'acide phénique, et si l'on a soin d'en imprégner ses vêtements on peut souvent se protéger contre leurs dangers.

Nous faisons très-souvent le contraire; au lieu de nous placer dans un milieu favorable, nous recherchons les lieux insalubres; au lieu d'entretenir la pureté de l'air près des lieux habités et dans les habitations elles-mêmes, nous y établissons des foyers permanentes d'infection dont nous sommes les premières victimes. Nous y entassons en permanence des matières organiques en putréfaction qui dégagent des miasmes morbifiques, constitués par des gaz connus ou inconnus, auxquels donne naissance la décomposition de tous les corps, même ceux dits inorganisés. Des spores de cryptogames se dégagent des œufs d'infusoires, des cellules; des microzoaires se répandent partout et engendrent des lésions organiques dont nous cherchons vainement la cause. Ces éléments accumulés rendent souvent mortelles des maladies qui n'étaient que bénignes, et nous élevons alors nos regards languoureux vers le ciel bleu. Pauvres deshérités, que nous sommes, nous cherchons toujours la vérité où elle ne peut exister et nous caressons toutes les causes d'erreurs avec une bonhomie désespérante.

THÉOPHILE JOSSET.

La récolte du coton aux Etats-Unis.

Il ne sera pas sans intérêt de donner, d'après des feuilles américaines, quelques indications sur la récolte du coton de l'année 1870-1871.

On évalue la récolte de l'année courante à 4,352,317 balles, chiffre qui dépasse d'environ 1,200,000 le produit de l'année précédente.

De ces 4,352,317 balles, 4,032,154 sont arrivées dans les ports; 228,923 ont été transportées par terre vers le Nord, et 91,240 ont été consommées dans les Etats du Sud. Ces chiffres sont donnés comme très exacts.

Les exportations à l'étranger se sont élevées à 3,166,742 balles; la consommation américaine a atteint 1,100,196 balles, et au 1^{er} septembre dernier, le stock était de 104,314 balles.

La plus grande partie des cotons exposés est allée en Angleterre; le chiffre est de 2,367,440, dont une certaine quantité était destinée au continent. La France en a reçu directement d'Amérique 138,703 balles, et tous les autres pays réunis 660,509.

La qualité ou la variété des cotons différant quelque peu selon les provenances, voici quelques indications sur ce point: la Louisiane, l'Arkansas, le Mississippi ont fourni 1,446,490 balles; l'Alabama 404,673; le Texas 321,804; la Floride 13,948; la Géorgie 726,406; la Caroline du Sud 350,582; la Caroline du Nord 94,328; la Virginie 342,353; le Tennessee et autres 651,741 balles.

Une curieuse découverte.

On vient de publier en Amérique une brochure très curieuse; il y est question d'une découverte d'après laquelle la croissance des êtres pourrait être augmentée à l'aide de verres bleus ou violets.

L'auteur de cet écrit affirme, d'après des expériences qu'il a faites, qu'une plante de deux pouces de haut, placée dans une serre vitrée de bleu, a atteint, en cinq mois, une longueur de quarante cinq pieds. D'autres expériences tentées sur des porcs, il est résulté que ces animaux ont atteint une grosseur phénoménale.

Un veau de naissance qui semblait ne pas devoir vivre, fut également remis en parfait état de santé par ce même moyen. Quatre mois suffirent pour le conduire à un état complet de développement.

Enfin en recouvrant les toits des maisons en verres également bleus ou violets, l'auteur prétend que notre race obtiendrait la maturité précoce des peuples habitant les régions tropicales, et la jeunesse se développerait d'une façon extraordinaire au point de vue intellectuel et physique.

Nous ne sommes certes pas curieux mais nous voudrions bien voir de nos yeux les phénomènes racontés dans cette brochure américaine. Grâce à ce procédé aussi simple qu'ingénieux — s'il est bon — on pourra dorénavant fabriquer des géants à volonté.

Vous représentez-vous d'ici un monsieur ruiné se disant: mais au fait, pourquoi ne me ferais-je pas géant et ne me montrerais-je pas dans les foires. Et ce qu'il y aurait de particulièrement remarquable dans ce procédé, c'est qu'on se donnerait la taille qu'on voudrait.

Ce qu'il y a de curieux dans ces excentricités publiées de temps en temps par les journaux, c'est qu'elles prennent toujours naissance en Amérique, le pays du coton et des canards.

FAITS DIVERS.

La Société impériale de géographie russe organise en ce moment une expédition scientifique dans les mers polaires.

L'objet de cette expédition n'est pas seulement de chercher à atteindre le pôle nord, mais aussi de découvrir une route qui procurerait les occasions les plus favorables d'étudier la géographie, le climat et les conditions industrielles des côtes de la Sibérie. La mer Glaciale, qui contient d'innombrables îles non encore visitées par les géographes, sera entièrement explorée, particulièrement au point de vue scientifique et industriel.

Le cours de Gulf-Stream sera soigneusement suivi; des observations seront faites dans le but surtout de connaître la meilleure route pour se rendre à l'embouchure de la rivière Obi, par où s'exportent les produits de la Sibérie, et d'obtenir une connaissance complète de la faune et de la flore de ces régions. Une attention spéciale sera portée sur les pêcheries.

Une expédition préliminaire sera faite aussitôt que possible pour reconnaître les mers du voisinage de la Nouvelle-Zemble et pour recueillir des informations sur les sujets suivants: 1^o les courants froids et chauds entre la côte Murman et la Nouvelle-Zemble; 2^o la limite des glaces en été et la profondeur de la mer sur divers points; 3^o l'étendue du Gulf-Stream et sa direction après sa rencontre avec les glaces polaires; 4^o la portion du Gulf-Stream qui baigne la côte de la Nouvelle-Zemble; 5^o les conditions géographiques et climatiques de la mer de Karian et des autres mers dans le voisinage; 6^o les limites des glaces permanentes au nord-est; 7^o la navigation des embouchures des mers sibériennes; 8^o les phares; 9^o les pêcheries.

Cette expédition d'explorations préliminaires s'embarquera sur deux navires à voiles et sera accompagnée d'un officier de marine, d'un géographe et d'un zoologiste.

La question de la construction d'un tunnel sous-marin entre Douvres et Calais est agitée de nouveau par la presse anglaise, naturellement favorable à ce travail, digne pendant du Mont-Cenis et du canal de Suez. Les noms de MM. Paulin Talabot, Michel Chevalier et Thomé de Gamond s'attachent à ce projet grandiose. On dit les deux gouvernements de France et d'Angleterre parfaitement d'accord pour donner la concession.

LOU NIGOU

NOUVELLE PROVENÇALE (*)

II

J'avais onze ans lorsque, à la suite de l'épouvante que me causa la foudre en éclatant à mes côtés, je demeurai paralysé.

Paralysie étrange qui me laissa l'usage de mes jambes pour marcher et courir, de mes mains pour porter la nourriture à mes lèvres, et qui, en respectant toute mon intelligence, m'enleva la faculté d'exprimer, par la parole, le geste ou le regard, ce qui se passait en moi.

Mes traits s'étaient immobilisés, mon regard éteint; mes membres n'étaient plus au service de ma volonté que pour la satisfaction d'un besoin matériel: manger.

Il m'était aussi impossible d'affirmer ou de nier, d'accepter ou de refuser par un *oui* ou par un *non*, que par un mouvement de la tête, des mains, ou des yeux.

Je comprenais, je sentais, je souffrais, et je ne pouvais faire entendre par un signe, un regard, une contraction des nerfs de la face, que je souffrais, que je sentais, que je comprenais.

Les médecins déclarèrent que la peur m'avait fait tomber dans l'idiotisme le plus complet.

Infortunés idiots!

Vous avez vu tantôt quel est le sort de ces malheureux, qu'ils viennent au monde avec l'intelligence obliérée ou nulle ou qu'ils soient mis dans cet état par un accident quelconque.

Dans la rue, ils sont le souffre-douleurs, le patito des enfants de leur âge; dans la maison paternelle, ils sont parfois l'objet de l'indifférence la plus profonde.

Ceux-ci sont l'exception, il est vrai; mais le ciel voulut que je ne rencontrais pas chez les miens cet amour qui, dans le cœur d'un père et d'une mère, grandit en raison des malheurs qui frappent leurs enfants.

De cette époque, un seul souvenir est toujours resté vivace au fond de mon âme: c'est celui de la souffrance que j'endurais tous les jours en voyant mes parents combler de caresses mon jeune frère, tandis qu'abandonné en un coin de la maison, on m'accordait à peine un regard, jamais un sourire, jamais un mot de tendresse ou de compassion.

Dans les villages, on croit généralement que chez l'idiot un seul instinct survit à tous les sentiments: la méchanceté. Hélas! lorsque la nature ne l'a pas mise en lui, les injustes traitements l'y déposent en germe et la développent.

Chacune de mes maladreses étaient considérée par les miens comme un effet de cet instinct; je m'efforçais de bien faire, l'inertie de mes membres paralysait ma volonté.

Mon caractère s'aigrit; incompris et maltraité à tout propos, peu à peu je devins méchant en effet.

Mon père et ma mère m'inspiraient une terreur invincible; les enfants de mon âge et les étrangers une haine féroce.

Malgré les préférences dont il était l'objet à la maison, j'aimais cependant mon frère: il était le seul qui prit garde à moi, qui essayait de me faire participer à ses jeux et qui évitait de m'irriter.

En cachette, il partageait avec moi les gâteaux que notre père lui apportait de la ville.

Souvent, le pauvre enfant voulait me défendre contre les méchants garnements du village; mais que pouvait-il, seul contre tous, si jeune et si faible? Il ne réussissait ni à me défendre, ni à se défendre lui-même.

Oh! dans ces circonstances, le sang bouillonnait dans mes veines; j'avais des bourdonnements dans les oreilles; mon cœur se gonflait à éclater; ma vue se troublait...

Et ma figure demeurait dans un état de placidité stupide; mon regard morne et sans expression, mon épiderme incolore, mes bras balants et inertes.

L'esprit était l'esclave de la bête.

Et je m'enfuyais la laissant aux prises avec ceux contre lesquels il voulait me défendre, je m'enfuyais follement, poursuivi par les huées des enfants, des hommes et des femmes qui criaient derrière moi et sur mon passage:

— Hou! hou! hou! lou nigou! hou!

Lorsque ses passions sont surexcitées, l'enfant, ainsi que l'homme, éprouve un certain soulagement à pouvoir ou crier ou se plaindre, ou pleurer.

Et, s'il est vrai qu'un homme souffre davantage quand les circonstances l'empêchent d'exhaler sa douleur ou sa colère, quelles ne doivent pas être les souffrances de l'enfance naturellement plus expansive, lorsqu'il ne lui est pas permis de donner libre cours à ses larmes, à ses plaintes, à ses cris.

(*) Voir le numéro précédent.

Quoi que j'aie souffert, rien n'approche cependant du supplice que j'endurai à deux reprises différentes et dont mon frère fut la cause involontaire.

Mais si ses tortures furent égales en intensité, elles prirent chacune leur source dans un sentiment bien opposé: l'envie et l'amour fraternel.

C'est le jour même où mon frère fit sa première communion, que je sentis d'une façon si terrible les premières morsures de l'envie.

J'avais alors quinze ans et l'on n'avait même pas songé à me faire accomplir cet acte religieux.

Je vis avec indifférence les apprêts de cette fête de famille. Le seul dont la joie m'eût touché était tellement pénétré de la grandeur de l'acte qu'il allait accomplir que son recueillement ressemblait à une mortelle tristesse.

Mais quand vint le jour où mon frère, vêtu de ses beaux habits neufs, le front rayonnant de joie, portant l'énorme cierge fleuri qu'il devait à la munificence de sa marraine, et ma mère, parée de ses plus beaux atours, radieuse de bonheur et d'orgueil, passèrent auprès de moi sur la place du village où, à peine couvert de sordides haillons, je me vautrais dans la poussière, quand mon frère et ma mère passèrent, dis-je, en détournant la tête...

Oh!!!

De pareilles souffrances ne peuvent se traduire par des mots: il faut avoir éprouvé ce que je ressentis en ce moment pour comprendre ce que c'est que la douleur!

Je sentis soudain mon cœur se gonfler à faire éclater ma poitrine; des sons pareils à un suprême cri de rage monter jusqu'à ma gorge; un regard vivant et chargé de colère prêt à s'échapper de mes yeux; mes mains se lever crispées et menaçantes vers eux.....

Hélas! malgré cet effort surhumain de la volonté surexcitée par la fureur, ma bouche resta muette, mon regard atone, mes mains inhiabiles!

Pauvre frère! cette crise passée, je ne l'aimai pas moins; je pressentais sans doute le coup fatal qui devait bientôt m'enlever ce seul ami, l'unique affection qui me restât.

C'est à sa mort, un an après, que j'éprouvai la seconde des deux grandes douleurs dont je vous parlais tantôt.

Depuis huit jours, mon frère n'avait pas quitté le lit et, depuis huit jours, accroupi à son chevet, je n'étais pas sorti de la maison.

Je ne pouvais me rendre compte de la gravité de sa position, n'ayant jamais vu ni malades ni morts, mais les fréquentes visites du médecin, la venue du curé, les larmes de ma mère, la sombre douleur de mon père m'impressionnaient étrangement.

Mon frère était étendu sur sa couche, la face aussi blanche que le drap de toile qui couvrait son corps et dont les plis dessinaient ses membres grêles et inertes; sa figure amaigrie ne vivait plus que par le regard; d'un peu loin, on l'eût cru sans vie, si des mouvements convulsifs n'avaient, de temps à autre, soulevé sa poitrine.

La nuit vint.

Autour du lit étaient réunis mes parents et quelques voisins; personne ne soufflait mot; tous les regards étaient fixés sur le pauvre enfant qui râlait l'agonie.

Un prêtre psalmodiait les prières des agonisants et, au dehors, un chien hurlait sous les fenêtres.

On m'avait repoussé loin du lit; debout dans un angle de la chambre, je sentais en moi naître et grandir une émotion indicible.

J'étais, de plus, dans un état d'irritation extraordinaire; mon père pleurait silencieusement; je ne l'avais jamais vu pleurer et cependant ses larmes me glaçaient. Ma mère sanglotait avec violence; cette bruyante expression de sa douleur m'exaspérait, j'aurais voulu lui imposer silence.

Et lorsque mon regard s'abaissait sur mon frère, je sentais en moi un sentiment indéfini de sainte horreur, de regret et de respect.

Tout-à-coup les assistants se levèrent en désordre et se précipitèrent vers le lit... j'entendis un râle sourd puis des cris aigus.

Je me rappelle ce tableau comme si je l'avais encore sous les yeux.

Ma mère s'écria:

— Mort!... mort!... ô mon Dieu!

Mort!

Ce mot fut pour moi comme un signal de résurrection: je fis un pas en avant les mains tendues; la gorge desséchée; et mon cœur battait comme je ne l'avais jamais senti battre; une révolution s'opérait dans tout mon organisme.

Je sentais des larmes vivifiantes prêtes à briser la barrière qu'un caprice de la nature leur avait opposée, le nom de mon frère montait à mes lèvres au milieu d'un sanglot déchirant; j'allais revivre enfin peut-

être.... quand ma mère ajouta:

— Oh! le ciel n'est pas juste!... je n'avais plus que toi... je n'ai plus d'enfant!

Oh! ma mère! tu venais de rompre le charme avant qu'il eût agi.

Mon regard prêt à s'animer demeura terne et froid, mes lèvres se fermèrent muettes et glacées, mes mains tendues retombèrent paralysées le long de mon corps.

Et du fond de mon âme, une voix pleine d'amertume cria en réponse à la dernière exclamation de ma mère.

— Et moi!... je ne suis donc plus rien!

À dater de cette époque je pris en horreur le bruit et les hommes et je nourris contre le genre humain en général une haine profonde dont je n'exclusais même pas les auteurs de mes jours.

Je ne paraissais pas exister pour eux.

Je fus relégué dans l'écurie et ne pénétrai dans la maison qu'une fois par jour, le matin, pour prendre, dans la huche, le pain qui devait servir à ma nourriture de la journée. Puis j'allais attendre la nuit dans les bois.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi.

Et pendant quatre ans, je n'eus pour toute société que les troupeaux qui paissaient dans la montagne et dont la garde était confiée à de jeunes enfants des deux sexes.

Séparés de bonne heure, par leurs occupations, du reste de la société, ils n'en avaient pas encore les défauts; ils s'éloignaient de moi avec terreur, mais, du moins, ils ne me tyrannisaient pas.

Parmi ces enfants était une pauvre orpheline d'environ quinze ans, chétive, malade, malingre et disgracieuse: comme les autres bergers, elle ne m'empêchait point de caresser ses brebis qui venaient grignoter entre mes doigts les miettes de mon pain, mais quand elle me voyait venir d'un côté, elle s'en allait de l'autre, sans affectation cependant.

Je savais gré à ces jeunes bergers de me laisser ainsi à l'écart: j'étais habitué à trouver des ennemis naturels dans tous les enfants, et l'éloignement que ceux-ci me témoignaient, me semblait du respect.

De mon côté, je ne recherchais point leur société: celle des quelques favoris que j'avais dans chaque troupeau me suffisait et quand je les voyais accourir vers moi de plus loin qu'ils m'apercevaient, j'étais satisfait.

Un jour, après mes courses ordinaires, au moment où la faim se fit sentir, je m'aperçus que j'avais perdu mon pain.

Je revins sur mes pas. Ce fut vainement. J'avais rôdés à différentes reprises autour des troupeaux que j'avais visités ce jour-là, quand la jeune Louise — c'était le nom de l'orpheline dont j'ai parlé plus haut — me voyant, pour la troisième fois, ce qui était contraire à mes habitudes, courir dans son pacage, surmonta la frayeur superstitieuse que je lui inspirais, s'avança vers moi et me demanda ce que je cherchais.

Elle ignorait que je ne pouvais me faire comprendre. Sans se laisser rebuter, voyant que je fouillais les buissons, elle fureta de son côté, pensant que j'avais égaré un objet quelconque.

Tout-à-coup elle s'élança vers un tas de pierres sur lequel, dans la matinée, j'étais resté assis quelques instants.

Elle s'était dit que si j'avais perdu ou oublié quelque chose, ce pouvait bien être en cet endroit que je n'avais pas encore songé à visiter.

Louise revint bientôt souriante et me tendant mon pain.

Rien, en ce moment, je le confesse, ne me porta à la gratitude: j'avais faim. M'eût-il été permis, par un mot, par un geste, de manifester un sentiment de reconnaissance, je ne l'aurais pas fait, l'idée ne m'en était même pas venue.

Je dévorais mon pain avec avidité sans m'apercevoir que Louise s'était éloignée, lorsque je la vis tout-à-coup devant moi m'offrant une écuelle de lait.

A. DOMINIQUE.

(La fin au prochain numéro.)

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 9 au 15 Octobre 1874

GOLFE JUAN.		b. St-Antoine, français.		c. Jeaume, sable	
ID.	b. Résurrection,	id.	c. Ciais,	id.	
ID.	b. le Marin,	id.	c. Arnulf,	id.	
ID.	b. la Pauline,	id.	e. Musso,	id.	
ID.	b. l'Indus,	id.	c. Davin,	id.	
MENTON.		cutter Jeune Elvire,		id.	c. Palmaro, sur lest

Départs du 9 au 15 Octobre 1874

GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, s. lest
STE-MAXIME. cutter *la Providence*, italien, c. Gazzoli,
fûts vides

ST-JEAN. b. *St-Antoine*, français, c. Jeume, sur lest
VILLEFRANCHE. b. *Résurrection*, id. c. Ciaï, id.
ID. b. *le Marin*, id. Arnulf, id.

GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
ID. b. *l'Indus*, id. c. Davin, id.

GÈNES. cutter *Jeune Elvire*, id. c. Palmaro, id.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours,
œuvres complètes d'**Emile Négrin** de Nice
poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

LA MODE ILLUSTRÉE

S'il y a des économies qui coûtent beaucoup d'argent, il est aussi des dépenses qui en rapportent beaucoup, parce qu'elles sont productives, et permettent de supprimer un grand nombre de frais; tel est, entre autres, l'abonnement à la *Mode illustrée*, journal de la famille, publié par MM. Didot frères, fils et C^{ie}, rue Jacob, 56. Pour la modique somme de 12 fr. par an, à Paris, 14 fr. pour les départements, ce journal met chaque mère de famille à même d'exécuter tous ses vêtements, et ceux de ses enfants, et par conséquent d'épargner les frais toujours considérables de la main d'œuvre; la *Mode illustrée*, paraissant chaque semaine, publie 52 numéros et 24 feuilles de patrons en grandeur naturelle, contenant tous les objets qui font partie de la toilette; on trouve, en outre, dans ce journal, des recettes de ménage, des articles d'éducation, des romans intéressants et moraux, en un mot tout ce qui peut servir, instruire la famille et lui plaire. La *Mode illustrée* en est à sa douzième année d'existence; son administration a toujours fait honneur à ses engagements qui ont souvent été dépassés, dans l'intérêt de ses abonnées; aussi a-t-elle retrouvé son nombreux public, fidèle dévoué, et rendant hautement témoignage de son utilité. On peut s'abonner pour l'année, pour six mois, ou pour trois mois (14 fr. 7 fr. ou 3 fr. 50), à volonté, en envoyant soit un mandat sur la poste, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et C^{ie}, soit des timbres-poste.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS				
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR		
Fr. cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
			MENTON	8 45	12 30	5 6	8 35	10 40
65	50	35	ROQUEBRUNE	8 55	12 40	5 22	8 45	—
90	65	50	MONTE CARLO	9 4	12 49	5 32	8 56	11 4
1 10	85	60	MONACO	9 23	12 56	5 44	9 3	11 10
1 80	1 35	1	EZE	9 34	1 9	5 57	9 16	—
2	1 50	1 10	BEAULIEU	9 42	1 17	6 5	9 24	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9 49	1 24	6 16	9 31	11 33
2 80	2 10	1 55	NICE	10 3	1 37	6 29	9 44	11 46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR		
				H. M.				
			NICE,	8 15	12 15	4 —	8 20	11 50
55	45	30	VILLEFRANCHE	8 32	12 27	4 12	8 32	12 2
80	65	45	BEAULIEU	8 39	12 34	4 19	8 39	—
1	75	55	EZE	8 47	12 42	4 27	8 47	—
1 80	1 35	1	MONACO	9 10	1 —	4 41	9 2	12 26
2	1 50	1 10	MONTE CARLO	9 16	1 6	4 47	9 8	12 31
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9 21	1 15	4 56	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9 34	1 24	5 5	9 24	12 47

Grand Hôtel des Bains à Monaco

tenu par EUGENE REY.

Cet hôtel admirablement situé sur la plage et qui est déjà avantageusement connu pour le confort de ses appartements et de son service, vient encore de s'adjoindre, comme annexe, l'ancien *hôtel du Louvre* qui lui fait face, dont l'aménagement et l'ameublement ont été complètement renouvelés.

Grande terrasse restaurant sur la mer.

Salle à manger, café, salon de conversation, où se trouvent plusieurs journaux et publications littéraires.

La pension pendant l'été, avec déjeuner, dîner, logement et service compris, à des prix très modérés.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. —
Table d'hôte et Pension. — Chambres meublées.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à
la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

En vente à l'imprimerie du Journal :

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

A VENDRE PARCELLES de TERRAIN de diverses contenances.

Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1874.

La rade de MONACO, protégée par ses promontoires, est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

GRAND HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements parfaitement meublés — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBURG et BADEN-BADEN. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses

du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-rose, des Tamarins et toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER, SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.